

L'ombre de Celestino

NEDJMA KACIMI

La ville de P était située sur une langue de terre, épaisse et haute, crevant la mer de sa pointe effilée. C'est là que se trouvait, au raz de l'eau, la Baixa ou l'ancien quartier portugais, prêt à recevoir les marchandises acheminées par un cargo en provenance du Sud. À son arrivée, le port se remplissait d'autos, de charrettes, de cris et d'animation. Puis les colis venaient remplir les réserves des boutiques vides depuis quelques jours. La rue centrale s'anima d'une vie éphémère, le temps qu'apparaisse un espace poussiéreux entre les articles déposés sur les étagères de ces boutiques qui, toutes identiques, tentaient d'écouler les mêmes produits. La Baixa s'endormait ensuite sous le soleil pesant de l'Afrique, le ventre gonflé, immobile comme un long serpent abruti par une viande trop abondante. Les commerçants attendaient alors le prochain cargo, sans y penser vraiment, assurés qu'ils étaient de sa venue à une date incertaine. Les portes et les fenêtres bleues des magasins ne s'ouvraient plus qu'avec la lenteur des ailes d'un papillon au repos, sans suivre aucun horaire. Quelques enfants vendaient des cacahuètes aux rares passants tout en surveillant, avec la constance que peuvent avoir les enfants dans l'attente d'une arrivée annoncée et sans cesse ajournée, l'embouchure de la mer par laquelle le cargo apparaîtrait tout d'un coup de derrière un rocher qui semblait disposé là, à dessein, comme une porte de ville ancienne.

De cette unique rue en pierre dont les blanches façades vérolées attestaient d'un passé éclatant, les marchandises s'écoulaient vers le reste de la ville brune, faite de paillotes en terre battue qui se confondaient avec le sol de telle sorte que l'on ne voyait de loin qu'une étendue bosselée. Les étalages en bambou s'y remplissaient de piles vendues à l'unité, de bougies, d'articles contrefaits, de savons et d'éponges, et de toutes ces choses d'un autre monde devenues indispensables aux habitants. L'air de la Baixa, tendu comme une peau tannée, était gonflé d'un silence dans lequel les cris des vendeurs de la ville en terre battue se répercutaient. Sourds et profonds, ils rappelaient la vie que l'ancien quartier colonial en déperdition avait insufflée en dégorgeant dans un hoquet les marchandises englouties momentanément dans ses bajoues avides.

Posée plus haut en équilibre sur une colline, la maison du gouverneur paraissait se balancer mollement sur cette barque terrestre, selon que le soleil la dessinait de ses rayons levants ou couchants. Surélevée et vacillante, elle avait l'allure d'un gâteau crémeux porté à bout de bras. Vue de loin, elle semblait blanche comme fraîchement repeinte, ce qui lui valait le titre de Palacio, alors qu'en s'approchant, il était facile de voir qu'une lèpre grisâtre se détachait de la profondeur des cloisons, ressortant à la lumière comme sous l'effet d'un révélateur chimique. Nul ne savait que la maison avait la maladie propre aux anciennes et belles bâtisses qui, s'attaquant d'abord aux murs, s'enfonçait lentement dans les fondations et ferait d'elle une ruine avant la fin du siècle. Mais même alors, fissurée par l'acidité des années et grignotée par la négligence de ses gardiens, on continuerait de l'appeler le Palacio, en mémoire d'autrefois et en regard des cases que trois saisons de pluie suffisaient à avachir.

Lorsqu'ils étaient hissés, les drapeaux, lourds d'humidité, indiquaient la présence du gouverneur dans la maison. Celui-ci cependant préférait le climat frais du Sud du pays à l'air essoufflant de P et se retirait fréquemment dans sa résidence de Maputo pour ne monter au Palace qu'en période d'élection ou de fêtes nationales. On sortait les drapeaux de la cave. Ils se déployaient péniblement, encore enroulés sur eux-mêmes et collés par la moisissure dont ils répandaient les germes bleutés dans la chaleur. Les soldats se mettaient en faction devant le portail, le fusil à l'épaule et un casque aux initiales de l'armée nationale attaché au menton par une lanière trop longue. En ces temps de stabilité, ils n'avaient qu'une fonction représentative, claquant des talons, comme les drapeaux claquaient au vent, au passage du gouverneur. Le reste du temps, ils déambulaient devant l'enceinte, de la démarche ondulante des hommes de ce pays qui n'attendaient pas de ses soldats une raideur et une immobilité contre

nature. Ils devaient en revanche endurer toute la journée le soleil qui, sur le coup de midi, abattait sa plaque d'acier jusque sur leur peau noire, la faisant luire comme un bois poli. Au soir, la plaque se retirait lentement dans le ciel, tractée par des filins invisibles qui se dévideraient à nouveau le jour suivant. Elle grillait les chairs des soldats exposés en sentinelle dans le respect du devoir éternel de surveillance des bas de classe de la hiérarchie militaire dont l'autorité ne s'exerce que sur une étendue vide où seul un danger de principe tient leurs paupières ouvertes, malgré la brûlure de la sueur et de l'épuisement qui rougit les yeux.

Il était midi. La ville dormait du sommeil profond du vagabond qui, saoul de fatigue, s'est écroulé en bordure du chemin. Le soleil buvait aux flaques boueuses laissées par les dernières pluies de la saison. Les habitants de P se cachaient dans les trous d'ombre de leurs cases à moitié détruites par la mousson passée. Alors que la rue en dur se régénérait de cette abondance d'eau qui lavait les murs, évacuait les déchets accumulés sur les toits par des vents fous, la ville en terre s'affaissait sur elle-même. Les maisons semblaient fondre comme des savons et il ne restait alors que des mottes sableuses écrasées par le poids de l'eau et par le toit de chaume alourdi d'une humidité pourrissante. On redressait ces baleines éventrées dont les os de bambous saillaient de toute part, en tassant des mains et des pieds les parois avachies, en relevant le toit mouillé, mais elles restaient bancales jusqu'à ce qu'une pluie de trop les abatte définitivement, contraignant à une pénible et coûteuse reconstruction.

À cette heure-là, il y avait des hommes allongés partout sous les voiles rapiécées de leur bateau ou sous une carcasse de voiture abandonnée, tous occupés à fuir, en se plaquant au sol, la flamme du chalumeau dont le souffle, dirigé du haut du ciel, était à son intensité maximale. Il y avait encore quelques femmes pour chercher de l'eau à la fontaine, la tête rigidifiée par la lourde charge posée sur leur crâne pelé d'avoir trop porté, et marchant d'un pas étonnamment ferme jusqu'à leur case où elles distribuaient l'eau dans les bouches craquelées, comme un tableau vieilli, des enfants abrutis de chaleur. Depuis chaque case, on entendait le son aigu des radios dont les musiques crachotantes berçaient la sieste imposée. Puis c'était l'heure de la diffusion des informations nationales, en portugais, et des nouvelles régionales en langues locales; suivait une litanie de noms d'hommes et de villages annonçant la mort ou la maladie des uns, le mariage ou le baptême d'autres. Par la radio, on pouvait se saluer d'un village à l'autre, se demander un service, se transmettre toutes sortes de messages écoutés par toutes les oreilles de la province et rediffusés ensuite de cases en cases, de case en bus et du bus au village prochain, afin que son destinataire soit bien informé, une fois par la voie des ondes et l'autre par une voix humaine.

Allongé à l'ombre du généreux feuillage d'un manguier, Célestino se remettait de sa longue marche de la matinée. Il s'était levé vers quatre heures du matin pour parcourir les trente kilomètres qui séparent son village de la ville de P, le long d'une piste de sable rouge sur laquelle les marques du passage d'une Jeep étaient déjà vieilles de plusieurs jours. Peu de véhicules empruntaient ce chemin qui ne menait nulle part, de villages perdus en villages perdus, jusqu'au bout de l'Afrique. Il avait marché sur cette longue route chaotique, bordée de larges étendues sèches d'où se dressaient les baobabs argentés, dont les fondations ancrées profondément dans le sol renfermaient l'histoire millénaire d'une contrée secouée sporadiquement par des guerres qui n'avaient pas égratigné la surface de ces châteaux forts. Les baobabs brillaient au soleil, communiquant entre eux d'un reflet lumineux lancé par l'inclinaison de leur écorce métallique et inondant la savane d'une infinité de sources solaires aveuglantes. (...)

Ce n'est pas Célestino qui avait entendu le message radiophonique. La nouvelle, comme un souffle d'air chaud, était venue effleurer sa nuque déjà endolorie par la charge de pierres qu'il transportait depuis le matin hors de son champ afin de le rendre propre au labourage. Pendant qu'il rassemblait les pierres en un tas ridicule au regard de l'effort infini de son dos, le message avait coulé lentement sur les ondes radio comme une lave épaisse, revenant par vagues régulières, pour goutter, jaune et amer, dans une oreille alertée par ces noms familiers, Justino appelle son père, Célestino de Kogolo, une oreille aussitôt meurtrie par cette charge qu'il faudrait acheminer de cases en cases jusqu'à celle de Célestino, désertée depuis le matin, mais devant laquelle les bouches pleines du message visqueux s'étaient assemblées avant que des lèvres ne s'entrouvrent pour désigner celui qui irait au champ déverser ces mots gluants sur la nuque déjà endolorie de Célestino. C'est Massamba qui fût envoyé en vertu de sa langue habile qui saurait rendre légère et fluide la nouvelle écrasante d'une mort qui s'annonce. Quand il avait vu le nuage de poussière précédant la silhouette de Massamba, Célestino avait lâché les pierres à ses pieds, s'était frotté les mains, puis s'était retourné et avait attendu, immobile, que le message l'atteigne dans le dos.

biblio

Sensible

Ed. Cambourakis, 2021.



bio

NEDJMA KACIMI est née en Algérie en 1969 de mère française et de père algérien. Après une enfance dans l'Ain, elle suit des études de philosophie à Paris. Titulaire d'un double master en littérature française et philosophie, elle a vécu et travaillé en Inde, au Mozambique et au Mali avant de s'installer à Zurich, où elle vit aujourd'hui avec son époux et leurs quatre enfants. Dans *Sensible*, son premier ouvrage, elle disséquait avec audace le racisme systémique et les débats contemporains sur l'immigration dans une France qui ne s'est toujours pas remise de son passé colonial, soixante ans après l'indépendance de l'Algérie. Nous publions ici le début de la nouvelle inédite «L'ombre de Celestino». APD

Deux lundis par mois, retrouvez dans *Le Courrier* le texte inédit d'un.e auteur.e suisse ou résidant en Suisse, ou une traduction inédite d'un.e traducteur.trice de Suisse. Voir www.lecourrier.ch/auteursCH Avec le soutien de Pro Helvetia, de la République et canton de Genève, de la Fondation Cœrtli, de la Fondation Pittard de l'Andelyn et de l'Association [ch]litterature.ch].